

SÉRIE NOIRE

DONALD GOINES

Daddy Cool

*Traduit de l'américain par
Marie Colmant*

nrf

GALLIMARD

DONALD GOINES

Daddy Cool

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARIE COLMANT

nrf

GALLIMARD

Titre original :

DADDY COOL

© 1974 by Donald Goines. First published by Holloway House
Publishing Co., Los Angeles, USA.

© Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Parutions du mois

2541. REMONTÉE D'ÉGOUT
(CARLOS SAMPAYO)

2542. DADDY COOL
(DONALD GOINES)

2543. LA SANTÉ PAR LES PLANTES
(FRANCIS MIZIO)

2544. LE BANDIT MEXICAÏN
ET LE COCHON
(JAMES CRUMLEY)

1777. CALYPSO
(ED MC BAIN)

Cet ouvrage est dédié à l'homme que j'aime le plus au monde et à sa femme hors du commun, Rickie, une superbe femme noire, qui court tellement vite que seul un putain d'avion à réaction peut la dépasser.

Le frère dont je parle, qui est aussi rapide que sa femme, c'est Kenny, toujours doux et serein. Je vous souhaite à tous les deux bonne chance dans toutes vos entreprises. Bonne chance aussi à la sœur de Kenny, Shirley la Belle, qui se trouve être, en plus, une grande dame noire, adorable et fière.

Donald Goines

Larry Jackson, plus célèbre sous le nom de Daddy Cool, arrêta sa course au milieu d'une rue jonchée d'ordures, à Flint, dans le Michigan.

Devant lui, à pas pressés, marchait un type svelte, au teint basané. Il ne se doutait pas qu'un des tueurs les plus redoutables que la Terre ait jamais engendrés le suivait.

Tranquillement, Daddy Cool sortit son paquet de cigarettes, des Pall Mall, et en alluma une.

Il pouvait prendre tout son temps, le type stressé qui marchait devant lui était virtuellement mort. Et malgré les coups d'œil inquiets qu'il lançait de temps en temps derrière lui, il ne pouvait percevoir la moindre ombre de vie dans l'obscurité de la rue.

William Billings laissa tout de même échapper un soupir de contentement. Il s'en était bien tiré. Tout le monde l'avait averti que les *bookies* avec qui il bossait étaient sans pitié, mais au bout de dix ans passés avec ces types, il était parvenu à la

conclusion qu'après tout ils pratiquaient un métier comme un autre. Comme c'était le cas de la Mafia, cette bande de Noirs devait soutenir sa réputation. Et la plupart des fables terrifiantes qu'on racontait à leur propos étaient parvenues à un tel degré de délire qu'il devenait pratiquement impossible de démêler le vrai du faux.

Cinq ans plus tôt, William avait eu envie d'entuber ces types, de leur piquer du fric, mais il lui avait fallu encore cinq ans pour trouver le culot de réaliser ce rêve. Plus facile qu'il ne l'avait imaginé... Le fric était à sa disposition, il suffisait de se servir. Il était devenu leur comptable, et, tous les jours, il lui passait dans les mains au minimum dix mille dollars en cash. Seul et unique problème : réussir à donner le change aux deux vieilles qui travaillaient en face de lui dans le bureau. Un vrai jeu d'enfant. En évoquant tout ça dans sa mémoire, William étouffa un fou rire. Avoir attendu tant d'années, paralysé par la peur de se tirer avec le pognon, quelle honte... Il aurait pu embarquer le magot cinq ans plus tôt, et filer des jours tranquilles en Amérique du Sud, dans le ranch de ses rêves, en faisant fructifier l'argent. Mais, bouffé par la peur, il avait attendu. Maintenant, le coup était fait, et il prenait conscience de la vanité de son attente. C'était tout simplement un problème de pusillanimité, congénital, qui l'avait empêché jusque-là d'accéder à la richesse.

Une adolescente, à peine sortie de l'enfance, passa près de lui à ce moment-là. Sa petite jupe courte laissait apparaître une paire de cuisses superbes, fortes, charnues. Pour la première fois de sa vie, William osa. Il aborda la jeune fille qui passait en roulant des hanches affriolantes.

Elle se contenta d'ignorer ce vieux type déplumé en détournant la tête pour ne pas affronter son regard polisson.

En d'autres temps, ce mépris pur et simple aurait mis William mal à l'aise. Mais ce soir-là, avec cette petite mallette à la main, ça lui était complètement égal. Il réussit même à en rire — une espèce de ricanement. Pauvre idiote, se dit-il sans s'émouvoir. Si elle savait que je transporte assez de fric dans ma mallette pour réaliser tous ses rêves, elle aurait réagi moins connement. De nouveau, il se mit à rire et cette fois, elle l'entendit, tandis qu'elle pressait le pas pour rentrer chez elle. Elle accéléra encore. Le rire de ce type prenait des accents sinistres dans l'obscurité de la nuit tombante.

Un autre individu surgit de derrière une voiture garée dans la rue, elle sursauta, mais l'oublia aussitôt, après un rapide coup d'œil. Manifestement, il ne lui prêtait aucune attention.

Elle jeta un dernier regard à William, et continua sa route à toutes jambes.

Quand il avait vu la jeune fille descendre la rue,

Daddy Cool avait baissé son chapeau sur ses yeux, un petit chapeau à bord étroit. Ce n'était pas du tout le moment de se faire repérer.

Le rire de Billings détendit Daddy Cool. Si William trouvait à rire à ce moment du jeu, c'est qu'il s'était débarrassé de la méfiance ressentie pendant le jour, et qu'il abandonnait toute précaution. Donc, il ne restait plus qu'à attendre le moment propice. Daddy Cool pourrait accomplir sa mission, et rentrer enfin chez lui. Ce n'était plus qu'une question de minutes.

À l'idée de se retrouver à la maison, il fronça légèrement les sourcils en une grimace furtive. Sans aucun doute, à cette heure-là, il trouverait sa femme pelotonnée dans son lit, en train de regarder la télé... Janet, elle, pouvait être ailleurs, n'importe où. Quand il n'était pas là, elle menait sa vie en désordre, dehors jusqu'à l'aube, sachant bien qu'elle trouverait sa mère dormant à poings fermés et que même si elle se réveillait, il n'y avait rien à craindre, elle ne lui ferait pas la moindre remontrance à propos de ses errances nocturnes. Tout ce qui intéressait cette femme, c'était d'avoir une bière fraîche à la main et un bon programme à la télé. C'était ça, son bonheur.

Perdu dans l'obscurité de la nuit, Larry s'angoissa en pensant aux mauvais tours que le destin peut jouer à un homme. Il se souvint de la première rencontre avec son épouse. Elle dansait avec

une bande de gens dans un night-club minable. De tout son cœur, il avait rêvé d'en faire sa femme. Et maintenant, vingt ans plus tard, après avoir réalisé ce rêve, il prenait conscience de son ridicule. Au lieu de choisir une femme pour ses qualités morales et son intelligence, il n'avait considéré que l'apparence, l'attraction physique. Et ces quinze dernières années, il s'en était mordu les doigts. Son esprit divaguait, et il poursuivait sa réflexion en se disant qu'il aurait depuis longtemps largué son épouse, si ce n'était pour préserver sa fille, Janet. Il savait trop à quel point c'était dur de grandir sans ses parents, alors il s'était juré d'élever les siens jusqu'au bout. Janet était la seule enfant issue de ce mariage. Aussi avait-il mis tout son amour dans l'éducation de sa fille, et il s'était efforcé de satisfaire tous ses désirs, et même, au-delà de ça, dès sa cinquième année : elle était ce qu'on appelle une enfant gâtée. Maintenant qu'elle avait atteint l'adolescence, Daddy Cool était bien incapable de citer un jour où l'un ou l'autre de ses parents aurait osé lever la main sur elle. Elle avait grandi, obstinée, et avait coutume de suivre ses penchants. Comme son père gagnait beaucoup d'argent, il n'opposait aucune réticence à satisfaire ses caprices. Tout ce qu'elle voulait, il pouvait le lui offrir.

À ce moment de sa réflexion, Daddy Cool remarqua que le type qu'il suivait changeait de

direction et accélérât le pas. Sa dernière heure avait sonné, il fallait faire le coup. Ce dédale de ruelles était stratégiquement idéal. Le tueur n'avait qu'à le surprendre avec ruse. À grandes enjambées, Daddy Cool se mit à poursuivre sa proie, jusqu'à atteindre un rythme de course.

William, lui, avait un but bien précis : un de ses vieux copains habitait le quartier, mais ils ne s'étaient pas vus depuis des années et William ne se souvenait plus précisément de son adresse. Dans sa précipitation à quitter Detroit, il avait oublié son carnet d'adresses, qui ne pouvait plus, par conséquent, remplir sa fonction, sur la table de la salle à manger. Il ralentit le pas. Il était certain de reconnaître la maison dès qu'il la verrait. C'était dans Newal Street, ça, il en était sûr. Et, comme on était encore à la tombée de la nuit, ce ne serait pas trop difficile.

Cependant, Billings avait les nerfs à vif, comme un animal traqué. Il jeta un coup d'œil derrière lui et aperçut alors un type de grande taille qui apparaissait au coin de la rue. Tout de suite, il sentit le danger. Il se tenait sur la défensive, et ses sens, alertés, avaient perçu une présence menaçante, toute proche. Son échine fut parcourue d'un frisson, et il se trouva ridicule... Voilà qu'il se mettait à avoir peur de son ombre... À quoi bon se soucier d'un éventuel prédateur ? Il était bien trop tôt pour s'inquiéter.

Éliminant la crainte qui l'avait assailli un instant, il ralentit encore le pas pour observer les vieilles bicoques. Autrefois, le quartier était plus charmant, avec ses grandes maisons bizarres, pleines de coins et de recoins, construites au tout début des années vingt. Mais aujourd'hui, ces maisons tombaient en ruine. Et la plupart d'entre elles auraient eu besoin d'un bon ravalement. Là où il y avait eu des gouttières ne restaient que des rafistolages en fer-blanc prêts à s'effondrer sous la première averse.

William se maudissait intérieurement. Il pensait que, dans sa hâte, il s'était peut-être trompé de chemin. C'était bien possible. Depuis des années, il n'avait pas mis les pieds ici et il était tout à fait probable qu'il se soit planté. Il suspendit sa marche et perçut alors vaguement des bruits de pas, les pas de l'homme qui l'avait suivi. Dans un mouvement réflexe, William se retourna et vit cet homme, grand, vêtu d'un costume sombre, avancer vers lui. Un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée. Le type était d'âge moyen — sûrement un père de famille qui se dépêche de rentrer chez lui après le boulot — pensa-t-il. Il faillit d'ailleurs éclater de rire en voyant la dégainée du type, et en l'imaginant tueur à gages... Non, le tueur à gages qu'on enverrait en mission contre lui ne serait pas aussi vieux que le type qui s'avancait. William l'imaginait plutôt jeune et rebelle, vingt ans ou à peine plus, un

jeune type, impatient de se faire une réputation. Genre pas très doué, alors il aurait choisi d'être tueur professionnel. Parce que, se disait William, appuyer sur une gâchette, ça demande pas trop d'intelligence. Cela dit, un type bien se garderait de choisir un business pareil, c'est sûr. Dans ce métier-là, il suffisait d'une petite erreur de tactique pour se faire buter.

Soudain, William fut forcé de se rendre à l'évidence : il s'était trompé de chemin. D'un mouvement vif, il fit volte-face. Le type au teint café au lait s'arrêta brusquement. L'espace d'un instant, William hésita, percevant la peur sur le visage de l'autre. Pauvre bâtard, se dit froidement William. Si ce pauvre enculé pouvait s'imaginer combien de fric il trimballe dans sa mallette, il comprendrait sa hâte, et il s'affolerait pas comme ça.

« T'inquiète pas, mon vieux, cria William pour rassurer le type, je suis paumé, c'est tout. » Et il ajouta : « La nuit, ces putains de rue se ressemblent toutes... »

Le grand mec tout en noir, après un temps d'hésitation, se mit à avancer d'un pas rapide et décidé. Avec douceur, il répondit : « C'est vrai, monsieur, vous m'avez fait peur, j'ai été surpris, vous comprenez... » Il continuait à s'approcher de William. « Il faut se méfier de ces ruelles sombres, la nuit, y a des camés qui feraient n'importe quoi pour un billet de dix dollars. »